

LYCÉENS ET APPRENTIS AU CINÉMA

# RHODIA...

Mardi

8 juin à 20<sup>h</sup>30

Soirée d'information et  
d'échange sur la fermeture de  
l'usine et ses conséquences

Entrée libre



film : "À bientôt j'espère" de Chris Marker et le Groupe Médvékine  
L'équipe de réalisation participera à cette soirée.

MPT CLAIRS-SOLEILS 93 Rue de Chalezeule.

### À bientôt j'espère

France, 1967-68, 45 min, noir et blanc, format 1.37

Réalisation : Chris Marker et Mario Marret

### La Charnière

France, 1968, 13 min, son seul

Son et montage : Antoine Bonfanti

Texte additionnel : Pol Cèbe

### Classe de lutte

France, 1969, 40 min, noir et blanc, format 1.37

Réalisation : groupe Medvedkine de Besançon



Atelier de formation du groupe Medvedkine de Besançon – Iskra.



Chris Marker sur le tournage d'*Un dimanche à Pékin* (1956) – Coll. Cahiers du cinéma/DR.

## ENSEMBLE

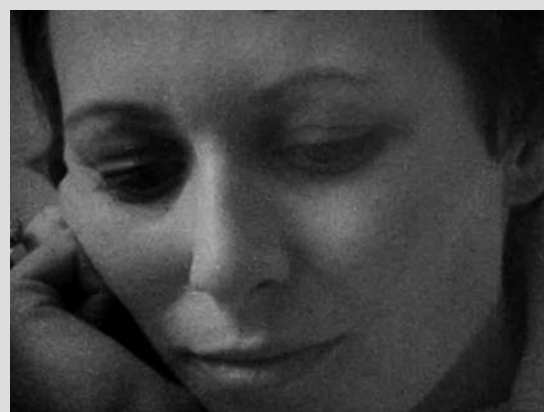
C'est une histoire de lutte et un récit documentaire en trois actes. En 1967, Chris Marker et Mario Marret viennent filmer la lutte et la parole des ouvriers de Besançon au sortir de la grande grève des usines textiles de la Rhodiacéta. Si le film *À bientôt j'espère* est apprécié par les travailleurs grévistes, ils n'en restent pas moins extrêmement critiques envers ses auteurs après la projection du 27 avril 1968. Le débat passionné et les vives réactions qui s'ensuivent sont enregistrés par Antoine Bonfanti dans ce qui constituera le film sans images *La Charnière*. Conscient des limites du film, Chris Marker encourage alors les ouvriers à filmer eux-mêmes leur réalité : les groupes Medvedkine sont nés. *Classe de lutte* sera le premier fruit de cette collaboration inédite entre ouvriers et cinéastes. Alors que les grèves ouvrières se multiplient en mai 1968, on y voit Suzanne Zedet, salariée de l'usine d'horlogerie Yema à Besançon, évoquer avec enthousiasme son action syndicale, malgré les réticences et inquiétudes de son mari. De la première prise de parole véritable en mai 1968 jusqu'aux sanctions dont elle est victime, Suzanne raconte le travail du militant, l'échec de la grève, les divisions au sein du monde ouvrier, mais aussi l'importance de la culture et les bonheurs d'un combat syndical qui a bouleversé sa vie.

## CHRIS MARKER

Bien qu'ils soient assimilés au genre documentaire et à une forme de retrait du cinéaste devant le réel, les films de Chris Marker (1921-2012) affirment la personnalité d'un auteur qui apparaît à la fois comme un poète, un penseur, un épistolier, un psychologue, un ethnologue, un anthropologue, un militant ou un philosophe. Un jeu de mots résume sa position. Refusant d'être assimilé au courant documentaire du « cinéma-vérité » de Jean Rouch, il qualifie plutôt son approche de « ciné, ma vérité ». Cinéaste voyageur et engagé, il rend compte des transitions politiques que sont alors en train de vivre la Chine (*Dimanche à Pékin*, 1956), la Sibérie (*Lettre de Sibérie*, 1958), Israël (*Description d'un combat*, 1960) et Cuba (*Cuba si*, 1961). Lui qui avait ouvert la période enthousiaste et collective du cinéma militant avec *À bientôt j'espère* (1967), la clôturait sur un constat personnel, désabusé mais lucide, dans *Le fond de l'air est rouge* (1977). Il n'en reste pas moins que, de *La Jetée*, film photographique essentiel sur un souvenir d'enfance qui marque la vie d'un homme (1962), jusqu'à *Level Five*, sur la bataille oubliée d'Okinawa (1996), tout le cinéma de Chris Marker n'aura cessé de mener une réflexion sur l'image de l'histoire... et sur une histoire de l'image.

## UN VISAGE AU PREMIER PLAN

Le premier plan d'un film n'est jamais gratuit, il contient en germe ses grandes lignes de force. Le gros plan du visage de Suzanne Zedet qui ouvre *Classe de lutte* est capital à bien des égards. Outre le fait qu'il présente d'emblée le personnage principal, vous prendrez soin de décrire quel type d'émotion se reflète sur le visage de la jeune femme et surtout, de comparer celui-ci avec les autres apparitions de Suzanne dans *À bientôt j'espère* et dans *Classe de lutte*, en remarquant en particulier celles qui, en écho mais différemment cadrées, renvoient au même entretien. Il sera alors intéressant de se demander s'il est possible de dater ce plan et ce que peut signifier sa présence en pré-générique. Enfin, si *Classe de lutte* est signé par un collectif, la marque de Chris Marker y est aisément reconnaissable. Pour vous aider, vous pourrez visionner *La Jetée* (1962), dans lequel le visage d'une femme joue également un rôle prépondérant.







Rhodia 4x8 du groupe Medvedkine de Besançon (1969) – Iskra.

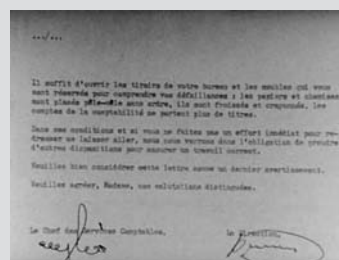
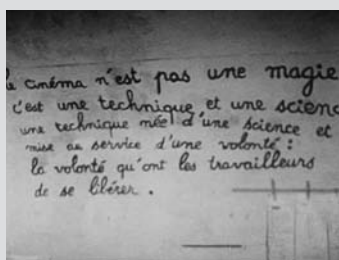
## DE LA CHRYSALIDE AU PAPILLON

*Classe de lutte* repose en grande partie sur une ellipse temporelle. Le procédé passe sous silence une période de temps et permet de mettre en relation des éléments dont la confrontation fait sens. Ainsi, dans le raccord entre un plan daté de mars 1967, qui témoigne de la réticence du mari de Suzanne à la laisser militer, et le plan suivant, de mai 1968, qui montre Suzanne exhortant ses camarades ouvriers à ne pas rentrer dans l'usine, est né un véritable personnage de cinéma. La personne réduite au silence dans la sphère privée s'est transformée en personnage public qui a su attirer l'attention des caméras. Suzanne est devenue un personnage parce qu'elle raconte une histoire ; celle de l'émancipation féminine qui s'est développée lors des luttes ouvrières de Mai 68. Le syndicalisme auquel elle se consacre ne vient pas renier son existence précédente, il la complète et lui donne un sens. Peu importe que l'entreprise punisse son travail militant en lui faisant perdre une partie de son salaire, car elle est riche de ce qu'elle fait pour elle et pour les autres. De même que l'action syndicale lui permet de regarder en face son patron, les arts lui permettent d'accéder à une dignité qui lui était refusée. Le film l'a bien compris : la musique additionnelle de Bach et le tableau de Picasso qui accompagnent les propos de Suzanne vient mettre le signe « = » entre l'ouvrière et la culture.

## ET LA LUTTE CONTINUE...

Après *Classe de lutte*, le groupe Medvedkine de Besançon réalisera *Rhodia 4x8* (1969), images d'ouvriers arrivant à l'usine, puis une série de trois films sur le mal-vivre intitulée *Nouvelle société* (1969-1970). Suivront *Le Traineau-échelle* (1971), film-poème de Jean-Pierre Thiébaud et *Lettre à mon ami Pol Cèbe* (1971), premier « road-movie ouvrier » dédié à une figure incontournable des groupes, auteur et lecteur du texte final de *La Charnière*. En compagnie du cinéaste Bruno Muel, il poursuivra à Sochaux l'aventure de Besançon avec les ouvriers de l'usine Peugeot. Naîtront *Sochaux 11 juin 68* (1970), commémoration de la mort de deux ouvriers assassinés par des brigades de CRS en juin 1968 et *Les Trois Quarts de la vie* (1971), soit le temps passé à l'usine, puis *Week-end à Sochaux*, suite et approfondissement en couleur du précédent. *Avec le sang des autres* (1974) donnera à voir et à entendre la violence du travail à la chaîne chez Peugeot. Entre-temps, *Septembre chilien* (1973) aura marqué l'internationalisation du groupe en montrant Santiago du Chili quinze jours après le coup d'État du général Pinochet. Au total, ce furent quatorze films-clés qui constituèrent l'expérience unique des groupes Medvedkine de Besançon et Sochaux.

## COMPOSITION



Si, aujourd'hui, la culture visuelle est omniprésente, vous remarquerez que l'écrit occupe une place à part dans le cinéma militant des années 1970 et, notamment dans *Classe de lutte*. Les trois photogrammes ci-dessus tirés du film montrent trois régimes différents de l'écrit à l'image. Vous établirez les différences de ces trois régimes aussi bien dans leur contexte réel, hors film, que l'utilisation particulière que le film en fait. Quel est le contexte du plan ou de la séquence dans lequel s'inscrivent ces écrits et quels effets produisent-ils ? Vous vous demanderez également quels en sont les auteurs, quels en sont les destinataires, et quelle place occupe le spectateur du film dans cette correspondance plus ou moins directe.

## UNE LUTTE SUR TOUS LES FRONTS

Sorte de clip vidéo avant l'heure et qui annonce tout le film à venir, la séquence d'ouverture de *Classe de lutte* dresse le portrait de Suzanne Zedet, militante syndicale. À partir du montage et de la bande son, qui utilise une chanson du musicien et poète cubain Silvio Rodríguez, « *La era está pariendo un corazón* » – titre qu'il faudra traduire – on réfléchira à la manière dont le film présente son engagement militant. On relèvera aussi les associations établies entre la vie privée et la vie publique de Suzanne,



entre son engagement personnel et d'autres combats de l'époque, entre la pratique et la théorie d'une lutte des classes qui est aussi, comme l'indique le titre du film, une classe de lutte. On se demandera alors qui d'autre que Suzanne « fait ses classes » dans cette séquence, pour enfin voir en quoi ce portrait relève davantage de la fiction que du documentaire et ce qu'il modifie de l'image qu'on peut avoir de la jeune femme.



## DES FILMS POUR QUI ?

On ne s'étonnera pas qu'à *bientôt j'espère* et *Classe de lutte*, deux films relevant du cinéma militant, aient suscité des réactions contraires en fonction des clivages politiques. Rien de plus normal, dans les deux critiques ci-dessous, qu'un représentant du ministère de l'Intérieur du gouvernement de l'époque soit en désaccord avec un écrivain-critique proche du Parti communiste. À travers la divergence, on s'interrogera sur la portée du cinéma militant. Le fait de ne prêcher que des convaincus constitue-t-il sa limite ? Celui-ci peut-il et doit-il convaincre des personnes de bords opposés ? Quarante-cinq ans après, percevez-vous *À bientôt j'espère* et *Classe de lutte* comme des documents historiques ou des pamphlets toujours d'actualité ? Votre réponse se fonde-t-elle sur les réalités représentées ou sur la forme cinématographique utilisée ?

« Ce film se voudrait un document vérité. Il n'est ni fait ni à faire et aussi désobligeant pour la classe ouvrière que pour le patronat. On croit comprendre qu'il voudrait faire l'apologie du syndicalisme mais, il ne montre, en fait de syndicalistes, qu'un jeune meneur content de soi mais guère malin. Le reportage sur la vie des ouvriers est assez lamentable. Certains ouvriers interrogés se plaignent des cadences de travail et des horaires, mais le film ne montre aucun document convaincant. (...) Personne ne dit

rien d'intéressant et le film montre une classe ouvrière vivant confortablement et sans enthousiasme. (...) Je pense que la projection du film n'est pas du tout souhaitable. »

G.-V. Letondot

dossier de la commission de contrôle cinématographique,  
24 juin 1969.

« Il va bientôt être plus facile d'aller dans la Lune que de dire certaines choses d'une certaine façon. Des choses pourtant aussi quotidiennes que ce que nous racontent *À bientôt j'espère* et *Classe de lutte*. Le premier mérite de ces films est d'exister. Il est immense. Et, oui, c'est un plaisir, pour le spectateur. Et même un soulagement qui ressemble un peu à du bonheur. Y-a-t-il plus beau spectacle que de voir s'installer la lumière sur un visage, dans un regard ? Un visage d'homme, dans *À bientôt j'espère*. Un visage de femme, dans *Classe de lutte*. (...) Le meilleur moyen de faire entendre la voix de la grande grève hors de l'usine de la Rhodiacéta, au-delà de Besançon ? Le cinéma. Chris Marker découvre qu'être loin du Vietnam, c'est être tout près de Besançon et que c'est le même combat. »

Jean-Louis Bory

*Le Nouvel Observateur*, 28 juillet 1969.